

Mon île à moi

Yolande D. Bonenfant

Volume 5, numéro 1, printemps 1989

L'île d'Orléans : un écrin à découvrir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, Y. D. (1989). Mon île à moi. *Cap-aux-Diamants*, 5(1), 55–57.



L'entrée du «cimetière marin» de Saint-Jean bordée de magnifiques bouleaux pleureurs (Collection de l'auteur).

MON ÎLE À MOI

par Yolande D. Bonenfant*

Par souci de la vérité il m'a fallu, hélas! répondre «non» à la question: «*Seriez-vous prête à vous battre pour sauvegarder l'intégrité de l'île d'Orléans?*» Même si dans l'ombre, quelque promoteur, novateur ou entrepreneur projette de la «moderniser», je ne me sens nullement militante et, lâchement, je laisse à d'autres le «bon combat».

Mon île à moi n'a pas besoin qu'on se batte pour elle; elle demeure inaltérable, bruisant au soleil, majestueuse et tranquille. Mon île à moi ne craint ni les griffures du temps ni même le pic des démolisseurs: seule une mémoire défaillante pourrait en ternir l'image, faite de souvenirs. Tous les souvenirs, les miens et ceux des autres: faits, gestes, personnages, célébrations, émotions... Mon île à moi c'est un livre d'images que j'effeuille du bout des doigts.

Glissons vite sur l'Histoire avec un grand H; elle se trouve dans les livres et appartient à tout le monde. Jacques Cartier, Marie de l'Incarnation, Monseigneur François de Laval, Marguerite Bourgeoise, Marie Barbier, James Wolfe, Monseigneur d'Esgly, tous sont passés par l'île ou y sont de-

meurés. C'est d'eux, bien sûr, que l'on parle aux touristes cultivés qui s'informent: «*Mais, qu'est-ce qu'elle est cette île?*»

La couleur locale

Vient après la «petite histoire», aux couleurs plus locales et la plupart du temps ignorée du public. Chacune des six paroisses insulaires peut proclamer la sienne: Éléonore de Grandmaison, maîtresse-femme aux quatre maris dont le troisième, Jacques Gourdeau de Beaulieu, assassiné par son valet, donna son nom à la municipalité devenue plus tard Sainte-Pétronille-de-Beaulieu; Jeanne Baillargeon, née à Saint-Laurent, enlevée par les Iroquois et gardée captive pendant plus de neuf ans; Anne Émond, aventurière et fabulatrice par amour, qui tenta de tromper le gouverneur Frontenac peu enclin à se laisser bernier. La galerie des portraits pourrait s'allonger; mais il faut dire un mot des paysages, des lieux et des objets qui constituent mon île. La «route des prêtres» née d'une double dispute et d'une double procession qui, au début du XVIII^e siècle, fit se rencontrer au mitan de l'île les gens de Saint-Pierre et ceux de Saint-Laurent pour échanger des reliques, cha-



Hubert Larue (1833-1881), premier docteur en médecine de l'Université Laval. (Archives du Séminaire de Québec).

cune dérobées au trésor de l'autre; la célèbre «caverne Bontemps», entourée de légende; la «roche à Maranda» où saint Roch, son chien et sa canne laissèrent leur empreinte.

Dans l'église de Saint-Jean, un «gisant», déposé dans le tombeau d'un autel latéral et baptisé sainte Concorde, tire l'oeil des visiteurs. Drapée de satin et chamarrée de dorures, elle fait sourcilier les doctes hagiographes mais, ainsi que son nom l'indique, elle symbolise l'heureux dénouement d'une chamaille féroce entre citoyens au sujet de l'emplacement d'une école, à la fin du siècle dernier.

Au début des années '20, l'autobus de «Monsieur Pierre» assurait le transport entre le traversier et les différentes paroisses de l'île. (Collection de l'auteur).



Des figures illustres

Quelques figures projettent également leur silhouette dans le panorama de mon île. Le docteur Hubert Larue, né à Saint-Jean en 1833: médecin, chimiste, professeur, littérateur, agriculteur, inventeur, premier réel «docteur en médecine» de l'Université Laval après soutenance d'une thèse intitulée «Du suicide», en 1859. Jugeant «mal faits et détestables» les manuels scolaires utilisés par ses dix enfants, il rédigea à leur intention une arithmétique de 13 pages avec des problèmes «intelligents et plausibles», puis une grammaire française de 36 pages avec en épigraphe: «la grammaire la plus courte est toujours la meilleure!» Il écrivit aussi une *Histoire du Canada* à l'intention des jeunes enfants. C'était un esprit universel. Il inventa même un procédé de fabrication de l'acier qu'il céda, sans profit, à une usine de Pittsburg. Humoriste, le docteur Larue faisait se tordre de rire le pourtant sérieux auditoire de l'Institut canadien de Québec. Son article intitulé «Voyage autour de l'île d'Orléans», paru en 1861 dans les *Soirées canadiennes*, demeure un classique du genre par la finesse de l'observation et surtout l'ironique description de l'élection d'un marguillier. Mort à 48 ans, il repose au cimetière de Saint-Jean dont l'entrée arborait autrefois, véritables symboles d'affliction, deux très romantiques bouleaux pleureurs.

Une autre silhouette s'inscrit dans mon patrimoine personnel. Intelligent lui aussi, mais totalement illettré, forgeron de son métier, athlétique et rouquin, l'ancien propriétaire de ma maison, Pierre Pouliot. Ce diable d'homme, pouvant à peine signer son nom, épousa une «femme instruite», ce qui lui permit d'entreprendre une kyrielle d'aventures nécessitant quelque pratique d'écriture. Non content d'imiter Vulcain et de parsemer son terrain de fers à cheval (que je retrouve encore quand je bêche un peu), il décida d'abriter chez-lui, en 1916, le central téléphonique, que manipulait évidemment son épouse. Je revois encore le tableau installé dans la salle à manger et qui y demeura jusqu'en 1929. Bien avant que n'arrivât dans l'île, en 1926, le courant de la *Montmorency Electric* alimenté par la *Quebec Power*, Pierre Pouliot avait acquis une génératrice qui, d'après l'historien Raymond Létourneau, «apportait le confort aux siens et à ses voisins du village et dont le positif et le négatif passaient dans une baguette de bois qui l'isolait». Cette «électricité à baguette» coûtait passablement cher pour l'époque et l'église de Saint-Jean, qui l'adopta pour Noël 1918, grâce à une quête spéciale de 73,10 \$, dut l'abandonner pour revenir aux «lampes aladin» dès juin de l'année suivante. Le forgeron touche-à-tout ne faisait quand même pas fortune. Une autre idée germa dans son esprit au début de la décennie 1920: mettre sur pied le premier service d'autobus. Le pont n'existait pas (il date de 1935). Donc, deux fois

par jour, les «machines de Monsieur Pierre» roulaient vers le traversier pour y conduire et chercher les voyageurs. Une catastrophe survint en 1926: l'autobus de 26 places, chargé de 40 passagers, dévala à toute vitesse les côtes de Saint-Laurent, les freins ayant manqué, un enfant perdit la vie et le pauvre Monsieur Pierre dut ramasser tous ses biens et vendre sa maison pour indemniser la famille.

Clerc inoubliable

Autre personnage pittoresque: l'ancien curé de Saint-Jean, Joseph-Jean Hunt. Irlandais d'origine, docteur en droit canon, saint homme s'il en fût, mais caractère quelque peu rocailleux; ses «*sonne donc, grand innocent*» adressés, au moment de l'élévation, à des enfants de chœur terrorisés sont demeurés inégalés (heureusement!). Quand approchait un de ses anniversaires, il envoyait sa photo à l'Action catholique et suggérait comme sous-titre: «*On le fêtera*». Quand arrivait la Saint-Jean-Baptiste, le patron de la paroisse, il commandait une barrique de dix gallons de crème glacée et l'écoulait toute fondante (il n'y avait pas de «frigorifère» en ce temps-là) à la sortie de l'église. Le soir, il faisait lancer quelques fusées, des pièces «*pirot-techniques*» disait sa ménagère.

Au temps du curé Hunt, celà remonte loin! En ce temps-là, le fleuve était bleu, non pollué, on pouvait s'y baigner (mais pas avec les garçons!). La route nous appartenait, on y faisait des marches, cinq ou six de front au beau milieu du chemin, ou des balades en vélo. Nous partions en pique-nique, brinqueballés dans une charrette tirée par quelque vieux canasson, et le tout se terminait par un feu de grève, surtout les soirs de pleine



Le presbytère et l'église Saint-Jean, situés près de la grève. (Collection de l'auteur).

lune. Chaque automne, à l'inauguration de «l'exposition des fermières», «Monsieur le député», fédéral ou provincial, selon l'année, offrait habituellement 5,00 \$, à distribuer en prix. Je me rappelle très bien un «troisième prix de betteraves, 35 cents», perçu avec plaisir par l'une des exposantes.

La vie se voulait plus simple, plus douce, plus sereine; il n'y avait à peu près pas d'automobiles, pas de motos, pas de télévisions, à peine une ou deux radios...

À quoi aurait-il servi de se battre? Vous voyez, malgré le progrès, malgré le pont, malgré le bruit d'aujourd'hui, par la seule magie de la mémoire, elle demeure inchangée, mon île à moi. ♦

**Bénévole au Musée du Séminaire de Québec*

Nous commençons là où l'histoire arrête.

*L'histoire nous livre ses mémoires, ses drames et ses épopées.
Elle fixe à jamais des noms, des lieux, des époques.
Notre travail commence là où doivent revivre ces pages qu'elle a tournées, ces gestes arrêtés par le temps...
Pour que l'histoire continue.*

GID
DESIGN

Muséologie • Design d'exposition • 2205, Léon-Harmel, Québec (Qc) G1N 4N5 (418) 682-0346